

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 178

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc. M. du
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285402>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

Quelques jours après ces événements et pendant la nuit on a mis le feu à quelques maisonnettes de jardin, à celle du procureur général et à celle de Migy. Dans le même temps, on a mis le feu à l'ermitage d'Arlesheim. C'est un jardin anglais qui appartient à M. d'Andlau, grand baillif d'Arlesheim où M. de Gléresse et Mme d'Andlau avaient conjointement sacrifié beaucoup d'argent, pour en faire un jardin curieux et rare par sa singularité. Tous les étrangers qui passaient par notre pays allaient le voir (1) Il y avait plusieurs maisonnettes, il y en a une entre autres qui ressemble à un tas de bois. Je ne sais pas encore laquelle a été brûlée. Il y a dedans une figure terrible qui tient son livre d'une main, comme s'il faisait la lecture, et lorsqu'on entre dans sa chambre, il laisse aller son livre sur ses genoux et salue de la tête ceux qui sont entrés, après quoi il relève son livre comme s'il voulait continuer sa lecture. Cette figure a été faite par M. Aubry, prêtre natif de la paroisse du Noirmont dans la Montagne des Bois, chez lequel j'ai été une année pour apprendre la figure et la sculpture dans le temps où il était curé de Soubey. Cette figure de l'ermite, il l'a ébauchée ici chez moi au Noirmont. C'est aussi un horloger de la Montagne qui a fait tous ces mouvements.

(*) Le jardin anglais d'Arlesheim est encore de nos jours un des plus beaux de l'Europe.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 77

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Elle jeta, sur ses épaules, sa sortie de bal, car elle sentait le froid de l'aube venir; et, pour gagner sa chambre, elle avait toute l'enfilade des salons déserts et refroidis à traverser, quand, surprise, inquiète, elle tourna la tête au bruit de pas et de voix troublant la solitude du jardin d'hiver. Entre les feuillages, elle venait d'apercevoir son père et le vicomte de Romeure.

Ce dernier revoyait, en pensée, la beauté de

Dans ce même temps, un nommé Crétin, horloger natif de Soubey, pour lors résident à Porrentruy, distribuait d'autres imprimés, tendant à fomentier des troubles dans notre pays, contre le Prince et contre les forestiers à raison du giber. Pour le punir de ce qu'il distribuait ces imprimés, on l'a fait monter au château en lui faisant entendre que c'était pour de l'ouvrage, et aussitôt qu'il y a été, on l'a entrepris touchant les dits imprimés, et on l'a enfermé dans une forte prison.

Sur le soir du même jour, sa femme voyant que son mari ne revenait pas, s'est tout de suite méfié qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, elle est allée avertir quelque bourgeois de l'affaire. On se rassemble, on menace le château, si on diffère de lâcher le dit Crétin. Le maître bourgeois Guélas monte vite au Château en avertit le prince, qui dit-on ne savait rien de cet emprisonnement. Tout de suite, il ordonna de lâcher cet homme, ce qu'on a fait.

Après cela, le chanoine de Gléresse était menacé, il n'osait plus sortir. Le prince l'a fait conduire à Arlesheim dans sa voiture à six chevaux comme si c'était le prince lui-même qui allait en voyage. On assure que si on avait su à Cornol que c'était de Gléresse qui était dans cette voiture on l'aurait assommé. Il fallait bien qu'il s'en méfiât, car tout était bouché, et les chevaux allaient toujours au galop. Il est passé à Delémont sans s'arrêter, et c'est après tout cela, qu'il est allé à Vienne solliciter l'empereur pour avoir des troupes dans notre pays. Personne dans la commune ne savait où il était jusqu'à la fin qu'il est revenu, et le bruit s'est répandu que l'empereur envoyait des troupes pour occuper le pays et mettre les mutins à la raison.

Les avocats de Bâle ont renvoyé les papiers

la fête, l'élite des invités, la splendeur des salons; et en lui-même, il songeait :

— Voilà ce que j'appelle du luxe! Voilà les maisons où il fait bon vivre. Quelle géniale idée j'ai eue de sacrifier une somme assez ronde pour acquérir cet oratorio? Cette musique achèvera de me conquérir le cœur de ma fiancée. Comme elle a paru étonnée d'abord, ensuite charmée en découvrant que le génie musical était en moi. Alba est une passionnée de musique, c'est avec des notes seulement qu'on peut lui tourner la tête.

Constantin Hedjer et le fiancé ne voyaient pas Alba au milieu du fouillis de verdure; la lumière de l'unique lampe l'éclairait à peine. Les deux hommes marchaient sur des tapis tout pareils à de la mousse entre deux massifs d'arbustes. La causerie venait de reprendre au point où ils l'avaient laissée, durant la courte méditation de Lucien de Romeure. Ils causaient à mi-voix, d'une façon intime, en souriant comme lorsqu'on s'avoue mutuellement

de la ville de Delémont, disant qu'ils ne voulaient et ne pouvaient se mêler de nos affaires.

Une lettre circulaire de Son Altesse, du 7 février 1791, mande à tous sujets, vu que le cri public demandait une assemblée des Etats, de donner réponse dans la quinzaine..., La ville de Delémont met douze jours pour composer sa réponse. Nous avons pour nous aider, Bajor lieutenant de la Prévoté et aussi Moreau lieutenant de la Vallée.

On apprend que les troupes de l'empereur demandent passage par le canton de Bâle pour venir dans notre pays. Le canton de Bâle s'y est opposé fortement, à cause que le gouvernement de Huningue menaçait de canonner Bâle, de brûler la ville si cet Etat accordait le dit passage. Bâle a envoyé un messenger à l'empereur de même qu'à Paris et aux cantons suisses. Ceux-ci envoyèrent immédiatement des troupes aux environs de Bâle pour s'opposer au passage des troupes autrichiennes, en cas qu'elles voulussent passer par force. Cela a donné bien du mouvement aux Suisses et aux Français. Ceux-ci regardaient cette introduction des troupes allemandes dans notre pays, comme un moyen d'espérer une contre-révolution en France par la partie d'Alsace et du Sundgau qui nous avoisinent. Tout de suite les Parisiens en ont fait mention dans leurs gazettes. Voici ce qui était rapporté dans les *Annales de Mercier* qui s'imprimaient à Paris, et que nous recevons trois fois par semaine.

• Le ministre impérial résident à Bâle, a demandé le passage d'un régiment, destiné à protéger le système de gouvernement établi dans la possession de l'Evêque de Bâle, et notamment dans le pays de Porrentruy. Cette offre de service n'a pas été admise et

quelque bonne combinaison; car, hélas! le banquier Hedjer avait approuvé ce que tous appelaient une habile tactique. Et sa voix s'éleva tout à coup dans le contentement de son triomphe, il était ravi de joie au souvenir de la brillante fête :

— Que de monde, n'est-ce pas, et quelle élite! Nous serons invincibles; nous saurons atteindre le plus haut sommet de l'éclat et de la prospérité. Vous avez l'intelligence de la politique, et j'ai celle des affaires. Ah! cher ami, que je suis heureuse de vous confier ma fille. Etait-elle gracieuse et jolie, ce soir? L'oratorio l'a fascinée.

L'attaché d'ambassade inclina la tête.

— On ne peut rêver un être plus ravissant que notre chère Alba.

Le père continua :

— Et j'ai la certitude que vous la rendrez heureuse; seulement, cher ami, permettez-moi un conseil. Pendant toute son enfance, Alba voyait beaucoup nos anciens voisins et le

« le canton de Berne a proposé d'envoyer deux députés pour discuter les intérêts respectifs du prince-évêque et du peuple. Il a offert également de joindre à ses commissaires deux personnes pour faire valoir les intérêts de l'évêque et deux pour le peuple. Si ce moyen ne réussit pas, le canton de Berne demande à envoyer de ses propres troupes dans le pays de Porrentruy. La réponse de l'évêque de Bâle n'est pas encore connue. — Cette circonstance a fourni une occasion de plus d'étudier et de surveiller la conduite des affaires étrangères, et celle du comité diplomatique. On peut dire hardiment que si l'admission des troupes autrichiennes a lieu dans le pays de Porrentruy, la porte de la France est ouverte à Léopold. Nous espérons que M. de Montmorin, qui a su si bien cabaler dans l'assemblée électorale du département de Paris, pour faire nommer plusieurs de ses créatures à ce département, pensera plus d'une fois au danger de laisser introduire les troupes autrichiennes dans l'Etat de Bâle et s'il n'y pense pas, pour l'empêcher, le fouet correcteur de l'opinion et de l'indignation publiques le réveillera de sa léthargie diplomatique » (*)

Les Etats de Berne et de Soleure ont envoyé leurs députés à Porrentruy, lesquels ont soupé chez M. Rinck, grand bailli à Delémont. Après plusieurs instances de la part de ce dernier ils l'ont refusé plusieurs fois. Ils ont couché ici à la cour du château du Prince, eux et toute leur suite. Ils sont arrivés ici, jeudi le 17 février 1791 vers les sept heures du soir. Ils étaient descendus à la Tour-Rouge (**) où ils ont fait préparer leur souper. Ils sont partis le lendemain vers les huit heures du matin. Ils avaient deux chariots remplis de malles, trois carrosses à quatre chevaux, et leurs sautiers à cheval (***) qui précédaient les voitures, avec le manteau moitié rouge et moitié noir pour Berne, rouge et blanc pour Soleure. Il y avait en tout vingt six chevaux pour les deux dits Etats.

Ceux de Bâle sont arrivés ici le samedi 19 février et sont partis le même jour. Ils n'avaient qu'un carrosse à quatre chevaux avec deux sautiers à cheval, manteaux blanc et noir. Ils n'étaient que deux maîtres dans la voiture.

La réponse de Delémont terminée nous en

(*) Annales patriotiques et littéraires, No XI, du mardi 15 février 1791.

(**) La Tour Rouge est une auberge qui existe encore devant la ville de Delémont sur la route de Porrentruy.

(***) Huissier d'Etat.

jeune Yvan avait une piété vraiment portée à l'excès. Dans leurs causeries, il a communiqué à ma fille, ses idées. Je n'ai pas cru devoir les combattre, cela ne nuit pas à une jeune fille. Vous et moi, nous sommes au-dessus de ces choses; mais je crois qu'il sera sage de ne pas la heurter dans ses principes. Ménagez sa susceptibilité; ne la faites pas souffrir.

Le fiancé eut un sourire destiné à rendre confiance au père, légèrement alarmé. Il prit la main du banquier et la serra.

— Qu'avez-vous à craindre? Je saurai prudemment me conduire en cette circonstance; jamais je ne heurterai les sentiments intimes de notre chère Alba; ces petites idées d'enfant s'en iront d'elles-mêmes au contact du monde et d'un homme intelligent. Je dis plus, s'il le faut pour son bonheur — je ne suis pas diplomate pour rien, — eh bien! je jouerai l'homme dévot. Simuler est un art véritable. Ne suis-je pas arrivé à la gloire, dans le monde des arts, en simulant le grand musicien. Quel succès!

Ils avaient passé.

avons donné pleine connaissance à la Bourgeoisie assemblée à la maison de ville, le jeudi 24 février 1791, laquelle bourgeoisie l'a trouvée conforme à son vœu. Après quoi Moreau, lieutenant de la Vallée, qui se trouvait là pour présider nos assemblées, non pas comme officier du Prince, mais comme bourgeois, nous a fait lecture d'une demie feuille imprimée, ayant pour titre *Déclaration*. Joseph, etc.. 19 février 1791. Tout ceci a un peu intimidé les gens de Porrentruy et les Ajoulots. Les Porrentruy qui se croient si forts, tombent; ceux qui avaient un volume de griefs, tels qu'on le voit sur le livre de l'abbé Lémann, ils en ont bien rabattu; les voilà réduits à quatre suivant leur réponse qu'ils ont faite comme nous à Son Altesse sur son Rescrit du 7 février, qu'il a fait circuler concernant l'assemblée des Etats de l'Evêché.

(A suivre.)

VERMINE

Pas un souffle dans l'air... Sous le ciel implacablement bleu de la Tunisie, l'atmosphère flamboie comme une étoupe imbibée d'alcool... C'est du feu qu'on respire...

Le thermomètre, à l'ombre accuse 49°... Depuis midi, il est encore monté de quelques degrés sur son échelle homicide... Chauffée à blanc, la Méditerranée, unie comme un miroir d'acier poli, réfléchit tranquillement les rayons aveuglants du terrible soleil africain; Sousse, la blanche cité tunisienne, n'a plus qu'à s'étendre, accablée, sur le sable brûlant du rivage...

A l'hôpital militaire tout repose... Terrassés par la température torride, les plus malades parmi les malades se sont endormis, respirant péniblement dans leur sommeil, comme si un cauchemar commun venait opprimer leur poitrine. Seule, la petite sœur Jeanne-Marie va, vient, repasse, légère comme ces apparitions angéliques qui, dans les récits maternels, viennent bercer doucement les enfants assoupis... C'est qu'elle est bien heureuse, sœur Jeanne-Marie!... oh! heureuse d'une joie intense, depuis que le major lui a dit, il y a quel-

Et M^{lle} Hedjer demeurait atterrée dans son abri de verdure. Elle venait de tout comprendre. Elle s'expliquait maintenant son antipathie naturelle pour la souplesse du diplomate. Lui! Lui, un musicien de talent?... lui un génie? allons donc! Mais il n'était qu'un accapareur de la gloire d'autrui. Oh! cet oratorio de toute beauté, elle savait bien qu'il ne pouvait être sorti ni du cœur ni de la pensée du correct attaché d'ambassade: celui-là était habile à toutes les astuces; mais un instinct subtil et secret lui avait toujours dit que le fiancé, choisi par son père, n'avait aucune générosité dans l'âme; pas l'ombre ni de sincérité, ni de dévouement. Tout un flot d'indignation s'amassait dans son cœur pour l'acquéreur du talent d'autrui. Est-ce que cela s'achète jamais les œuvres du génie?

Et d'un élan de tout son être, elle s'élançait, par la pensée, vers l'ami de son enfance. Elle ne s'était pas trompée; la mélodie qui l'avait tant émue était d'Yvan de Ruloff. Eh bien! le reste de l'oratorio était aussi, sans aucun doute, l'œuvre du fils de la Bocellini. Lui seul

ques heures à peine de sa bonne grosse voix bourrue:

« Eh bien, quoi? votre N° 37... puisque vous y tenez tant, gardez-le! »

Si elle y tient, à son n° 37!...

Voilà trente deux jours déjà que deux chasseurs d'Afrique ont apporté, dans sa salle, ce grand gaillard là. C'était une vraie masse inerte et rouge foudroyée en pleine manœuvre, respirant à peine, prête à exhaler le dernier souffle... Quand le chirurgien l'aperçut, il eut un geste qui signifiait: « Oh! pour celui-là!... »

Mais la petite sœur Jeanne-Marie ne l'a pas entendu ainsi. Avec son tranquille entêtement de Bretonne, elle s'est mise à soigner ce mourant que la terre tunisienne veut, après tant d'autres, dévorer... Et ç'a été quelque chose d'effrayamment sublime que ce duel déclaré par une pauvre fille de Saint-Vincent-de-Paul à la plus terrible des fièvres africaines...

Oh! ces longues journées, suivies de nuits plus longues encore, passées à épier, sur des lèvres qui ralent, un frémissement qui décelé un progrès de vie... Oh! ces silences affreux, qui la réveillent tout à coup quand, épuisée, elle ferme la paupière... Dieu, s'il était mort!... Mais nom! il vit... la respiration a repris, et bientôt à l'accablement succèdent des crises terribles.

Chose étrange! Ce colosse que six infirmiers ne peuvent contenir quand, soulevé par le mal, il veut bondir hors de son lit, il obéit, sans mot dire, à la voix de sœur Jeanne-Marie... Un mot d'elle, murmuré doucement, suffit à l'apaiser; il a toujours son délire, mais son délire est moins furieux; parfois, il tend les bras à quelqu'un d'invisible, et de ses lèvres amincies, murmure avec un sourire: « Man-man!... »

Cela a duré des semaines et puis encore des semaines, et sœur Jeanne-Marie n'a pas voulu se reposer jamais.

— Vous savez, lui a dit un jour le major en la menaçant du doigt, je vous dénoncerai à votre supérieure.

Ne faites pas cela! a-t-elle répondu effrayée, et ma lettre?...

Car il faut dire que le n° 37 a reçu, le surlendemain de son arrivée à l'hôpital, une lettre venue de France... de son père, sans doute. La petite religieuse s'est promis de la lui faire lire.

était capable de telles inspirations! Mais quel désastre avait-il eu à subir pour en être contraint à livrer son œuvre, à permettre à un autre de la signer? Elle le saurait à tout prix; elle voulait retrouver la trace de l'ami de son enfance. Quant à son mariage avec Lucien de Romeure, jamais il n'aurait lieu. Elle prononcerait elle-même les mots de rupture.

La nuit s'achevait, l'aube gagnait la serre, qui s'éclairait de rayons blancs.

Ah! après avoir simulé le grand musicien, pour mieux capter le cœur de sa fiancée, il voulait aussi simuler l'homme pieux, afin de ne pas froisser ses sentiments de religion exaltée. Inutile! elle ne voulait pas, pour guide dans la vie, un habile qui simulait, mais un homme d'honneur et de devoir, qui aurait, dans l'âme, la sincérité.

Et Alba quitta la serre, non pas en larmes, mais les yeux secs et l'air résolu.

(La suite prochainement.)